



UN BEAU POINT DE VUE.

PASSEPARTOUT

SOREL. 1ER DÉCEMBRE, 1888

"L'ELECTEUR" FAISANT LA LEÇON À LORD STANLEY

(Traduit du Toronto Globe du 17 nov.)
NOUS croyons faire plaisir à nos lecteurs en publiant l'art de la satire qui suit :

Il est unique en son genre comme fine et spirituelle satire : A le lire on se sent pris d'une douce gaieté qui aide à la digestion des élucubrations malsaines et assomantes de la presse tory :

Nous ne sommes pas de ceux qui croient que les journaux canadiens devraient s'abstenir de dire leur fait aux gouverneurs-généraux quant il le méritent, mais nous pensons que l'Electeur a été un peu dur dans ses réprimandes à lord Stanley de Preston. Il est vrai que celui-ci n'a pas été exactement circonspect dans ses conseils à la société Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa. Mais probablement que Son Excellence était au dépourvu et très embarrassée de trouver quelque chose à dire qu'il n'ait déjà répété dans ses réponses à d'autres adresses. La vice-royauté n'est pas exempte elle non

plus du désir de briller, et comment un homme peut-il briller en rééditant des lieux-communs pour la dixième fois ?

Pour s'aventurer sans danger et dehors des limites des attributions de la vice-royauté, il faut beaucoup d'habileté, et ce bon, ce digne homme de lord Stanley n'est pas tout à fait Dufferin.

De plus, il est neuf en ce pays. On ne peut s'attendre qu'un homme frais émoulu ici, à moins d'être extraordinairement doué, ait pu apprendre en quelques mois quel sujet les gouverneurs généraux ont la liberté de traiter en public. On peut parler sans crainte que Son Excellence n'a jamais eu la pensée que les Canadiens-français sont aussi sensibles que les autres êtres humains, et par conséquent qu'ils s'avisaient de ne pas prendre en bonne part une sermonne basée selon toute apparence sur la présomption que les sentiments qu'ils expriment ne sont pas sincères.

On devrait peut-être nommer un fonctionnaire spécial chargé de renseigner lord Stanley et ses successeurs sur les sujets dangereux à traiter en public. Il lui servirait de bouclier et aurait la responsabilité de toutes les bêtises vice-royales. Ce serait là un arrangement tout à fait conforme à l'esprit de la constitution.

Toutefois, en attendant la nomination d'un tel personnage pour l'utilité du noble lord, un journal consciencieux pourrait lui souffler à l'oreille d'excellents conseils comme ceux-ci :

Supposons qu'un honnête journaliste put

arriver auprès de la personne vice-royale sans avoir à passer par les embêtantes formalités d'usage, il lui tiendrait à peu près ce langage : Toujours avoir présent à l'esprit et suivre l'avis de Punch aux gens sur le point de se marier, chaque fois que l'envie lui viendrait de traiter en public des sujets se rattachant d'une manière quelconque aux questions politiques du Canada. Supposé que le gouverneur fût fortement soupçonné d'être un partisan actif de la fédération impériale—système politique peut-être trop mal vu dans le Dominion—on pourrait l'avertir tout particulièrement d'éviter avec soin tout ce qui pourrait être interprété comme plaidoyer en faveur de ce système. On pourrait lui rappeler que, tandis qu'il y a parmi nous des gens qui ne sont pas sûrs de leur loyauté tant qu'il n'ont pas pesté contre les Yankees, il y en a d'autres qui ne sont jamais sûrs d'être en faveur de la liberté du sujet s'il ne sont pas constamment à dénigrer le gouverneur-général. On lui apprendrait que comme nos voisins, nous aimons le compliments.

On pourrait l'informer :

1°—Qu'il ne saurait se lasser de proclamer qu'il n'a encore vu ni entendu un peuple aussi intelligent, aussi aimable, aussi brave, aussi industrieux, aussi énergique et aussi modeste que celui du Canada ;

2°—Que ce sera toujours un beau mouvement oratoire que de parler du "vieux drapeau" en prenant une pose ad hoc ;

3°—Qu'il peut sans crainte de se tromper, émettre l'opinion que les siècles futurs verront ici une grande nation anglo-saxonne ;

4°—Qu'il ne manquera jamais de susciter les plus vifs applaudissements en s'attristant à l'idée qu'il lui faudra un jour quitter ce pays ;

5°—Qu'il peut toujours avec avantage s'enthousiasmer sur nos "perspectives sans bornes", sur nos "vastes ressources naturelles", nos "champs de blé doré de l'incommensurable Ouest", nos "inépuisables richesses maritimes", notre "glorieux hiver", la pureté de notre atmosphère, la majestueuse beauté de nos fleuves, l'immensité de notre territoire jusqu'au pôle Nord, l'altitude de nos montagnes, et le désintéressement qui distingue tout habitant de ce pays.

Ayant autant de sujets à traiter, nous ne voyons pas pourquoi le gouverneur général mettrait les pieds dans le plat et se ferait de la bile à propos des questions politiques du jour.

Variétés.

Une charmante histoire de chien qui s'est passée à Vienne.

Il faut savoir qu'en Autriche, le chien inscrit à la police reçoit en échange de la taxe une médaille qu'il est obligé de porter au cou, c'est l'unique protection contre les

agents de la fourrière. Cette médaille change de forme chaque année.

Le héros de l'histoire est le type du grand chien bambocheur qui reste deux et trois jours dehors. Son maître fatigué de son inconduite résolut de le livrer à la fourrière.

Il lui retira donc sa médaille et voulut le mettre dehors. Mais le chien, qui se sentait en contravention, refusa obstinément de sortir. Alors l'homme usa d'un stratagème, il remplaça la médaille par celle de l'année précédente et mit le collier ainsi disposé au cou du chien qui, se croyant fort de son droit, se sauva dès qu'il vit la porte ouverte.

Huit à dix jours se passèrent. On croyait le chien perdu, lorsqu'on le vit revenir fièrement avec la médaille de l'année courante.

On ne s'expliqua la chose que plus tard quand un inconnu vint réclamer la bête :

Le chien, poursuivi par les agents, s'était sauvé dans un chantier de bois où il fit tant de caresses aux enfants du propriétaire que ce dernier, décidé à le garder, le fit inscrire et lui mit au cou la médaille de l'année courante—avec laquelle le chien s'empressa de retourner chez celui qui voulait sa mort (peut-être), et qui maintenant ne veut plus se séparer de lui.

Pensée hygiénique d'un pique-assiette :
Le repas que l'on fait ne doit jamais nuire à celui qu'on doit faire.

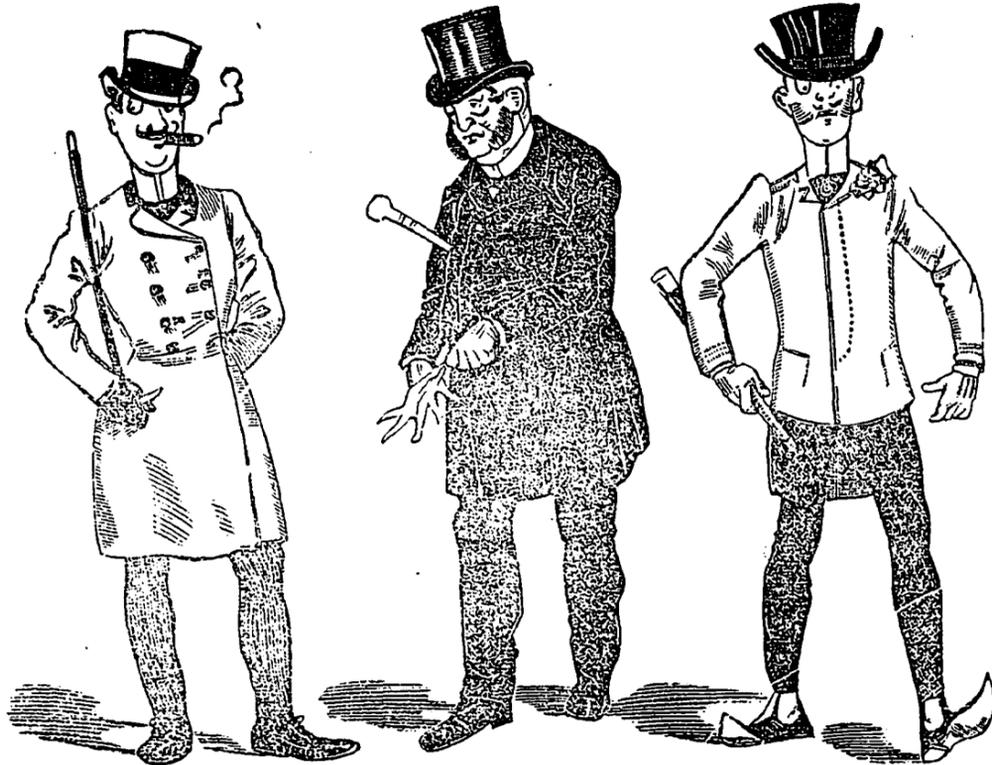
LA DEBAUCHE

RÉDACTEUR EN CHEF.



Les ancêtres de l'humaine naïveté de La Palisse—à Guibollard.

LES MODES QUI S'EN VONT.



Celles qu'on ne verra plus.

DEPUIS que la terre est peuplée d'être humains, il y a toujours eu à côté des cerveaux raisonnables, —heureusement en majorité— de pauvres cervelles détraquées; les comiques condoient les sages dans la comédie de la vie; au-dessous des horloges au timbre sonore, on entend les coucons à la voix grêle et fausse, qui sonnent l'heure à tort et à travers. Le génie est le don de ceux-ci, la bêtise, l'apanage de ceux-là.

Heureuse variété de l'espèce, contraste qui a donné naissance à la drôlerie, qui a enfanté le rire! De quoi s'amuserait-on s'il n'existait point d'imbéciles aux dépens desquels il est permis de faire des gorges chaudes, attendu qu'ils se considèrent avec satisfaction, qu'ils s'imaginent être plus intelligents que nous et qu'ils ont d'eux-mêmes l'opinion la plus favorable?

Dès la plus haute antiquité, on consignait dans les livres les mots joyeux, les facéties, les coq-à-l'âne; ces recueils sont connus sous le nom d'Ana. Ce n'est là que l'esprit de tout le monde.—Lorsque se forme le théâtre, les saillies diverses sont prêtées à des personnages particuliers.

« Depuis les comédies grecques jusqu'à nos vaudevilles modernes; depuis le vieux satyre barbouillé de raisin jusqu'à Casandre barbouillé de tabac; depuis Aristophane, Plante, Térence, Machiavel, Beoli, Molière et Goldoni, le vieillard de la comédie comme celui de la farce a toujours été plus ou moins chiche, crédule, libertin, dupé et raillé!... qu'il s'appelle Stepaside, Theurispide, Pantalone, Gaultier Garguille et Jacquemin Jodot dans la farce française, Gorgibus ou Sganarelle dans les pièces de Molière, c'est toujours le même type.

En effet les poètes comiques n'ont cessé de personifier les travers et les vices des hommes; mais qui y ont réussi et Charles Nodier a eu raison d'écrire à ce sujet:

« Le génie de l'écrivain inventeur se reconnaît surtout à la création des types..... qui de vous ne connaît don Quichotte et Sancho? qui de vous n'aimerait à être convaincu qu'ils ont existé trottant de compagnie l'un sur Rossinante et l'autre sur le grison, dans les plaines de la Manche? « On a souvent contesté aux Français le génie d'invention. Aucun peuple ne le possède au même degré et n'a été plus varié dans la création de ses types..... Cet esprit de création nous était propre. Notre vieux Pathelin est un type immortel, et comme tant d'autres il confirme ma règle: il est devenu substantif.

« Rabelais est l'inventeur de types le plus fécond qui ait existé. On n'a fait que glaner après lui. C'est père Jean, c'est Panurge, c'est Raminagrobis, Pichrocole, Bridoie, J-notus de Braynardo, personnages essentiellement vrais, monnaies sociales au titre et au coin de notre esprit, qui passent chaque jour dans nos mains, mais que Rabelais seul a frappées. Pour trouver un génie jumeau de celui-là, il faut en venir à Molière. Tartuffe est mieux qu'un type; c'est un signallement. Tout le monde connaît Tartuffe; tout le monde en peut en fait à eu affaire avec Harpagon. »

Les français peuvent donc à juste titre passer pour les premiers en ce genre littéraire et nous allons voir comment les maîtres, peu à peu, ont fait sortir, tout armés de leurs cerveaux, des types résumant une espèce; et, de quelle façon, ils sont devenus, suivant l'expression de Champfleury, des symbolisateurs.

N'insistons donc ni sur le passé, ni sur les productions étrangères, et rappelons seulement que dans les comédies italiennes, le célèbre Pantalon, qui donna son nom à nos culottes—était le bourgeois personnifié avec tous ses ridicules; Pantalon peut être considéré comme un des ancêtres les plus authentiques de nos créations françaises.

Abandonnant d'autre part les héros de nos comédies et de nos farces, nous allons passer en revue nos personifications vraiment populaires.

La première qui mérite qu'on s'y arrête se nomme La Palisse.

La Palisse (Jacques II de Chabanais), maréchal de France en 1515, fut tué l'an 1525, en combattant glorieusement à Pavie.

La Palisse est devenu populaire par la chanson que tout le monde connaît et dont le premier couplet est dans toutes les mémoires; le premier quatrain enregistré dans les chants historiques français de L. de Lincy est ainsi conçu:

Hélas! La Palisse est mort,
Il est mort devant Pavie.
Hélas! s'il n'était pas mort
Il serait encore en vie.

De la sorte, dans la mémoire populaire, qui confond volontiers les hommes et les choses, le brave maréchal de La Palisse (ou de La Palice), compagnon de Louis XII et de François Ier, est devenu une sorte de Jocrisse et une chanson naïve destinée à perpétuer sa gloire enterra son nom sous le ridicule.

Il est certain qu'on fit d'abord sur les exploits de ce vaillant capitaine des couplets patriotiques et que le premier de ces couplets dans le texte primitif disait simplement:

Hélas! La Palisse est mort,
Il est mort devant Pavie.
Un quart d'heure avant sa mort
Il faisait encore envie.

Le malin esprit français a changé comme on sait ce quatrain, et mis à la place du derniers vers, le vers cité plus haut; à la suite de cet accident, résultat d'une chanson mal faite, La Palisse, malgré ses hauts faits, La Palisse, est devenu pour la postérité un Jobard auquel on a prêté les propos les plus ridicules et les plus sots.

Ce fait suffit à prouver le besoin qu'on éprouvait en France de donner un corps, une physionomie, un nom à cette infirmité morale qu'on appelle poliment la simplicité.

Pendant environ deux cents ans, on prêta tous les enfantillages de la pensée et toutes les naïvetés vraies ou inventées à M. de La Palisse.

Les exploits de La Palisse figurent dans la plupart des récits anecdotiques et les gazettes citent souvent ce personnage historique ou prétendu tel.

Il est inutile de citer ses mots; personne ne les a oubliés. Mais à mesure qu'une société se métamorphose, ses types se transforment avec les idées et les habitudes nouvelles. Il faut que les mariottes soient habillées suivant la mode.

La Palisse étant démodé, Janot lui succéda.

Le type comique de Janot personnifiant la bêtise pitoyable et grotesque, fut inventé au XVIIIe siècle par l'auteur dramatique Dorvigny auquel on doit également Jocrisse. C'est dans une parodie jouée aux Variétés (*Les battus payent l'amende*), 1799, que Janot apparaît pour la première fois. La pièce eut une vogue prodigieuse; elle fut jouée six cents fois et rapporta plus de 300,000 francs (\$60,000) au directeur qui voulut être généreux envers Dorvigny: il lui donna 600 francs. (\$120.00)

La mode s'en mêla: on porta des coiffures à la Janot; on inventa le potage à la Janot, coiffures et potages des plus simples. La statuaire s'empara du type et le modèla dans toutes les grandeurs: il était représenté long, maigre, en veste moquine, un bonnet sur la tête et, une lanterne à la main.

Janot est resté populaire: cet imbécile qui mêle et confond tout, qui espère gagner à la loterie sans prendre de billet parce que, disait-il, *l'azard est si grand*, était un type trop vrai pour ne pas survivre.

C'est lui qui possédait le fameux couteau qu'il offrait à Suzon en lui disant: « Prenez-le; c'est ce qu'il y a de plus

meilleur; il m'a déjà usé deux manches et trois lames et c'est toujours le même. »

Il se servait aussi de phrases supérieures, et s'écriait: « En fait de couteau, c'est mon père qui en avait un beau, devant Dieu soit son âme, pendu à sa ceinture! »

Janot ne pouvait pas avoir de long règne. On se lassait vite de *Janoteries* parce qu'elles n'exprimaient pour ainsi dire qu'une des faces de la sottise humaine. Dorvigny, comprenant qu'il avait découvert un bon filon, donna un frère à Janot.



Jocrisse, qui lui succéda, est d'une naïveté et d'une bêtise plus complètes encore.

Lui aussi remonte loin chez nous. On le retrouve sous ce même nom dans les ballets du temps de Louis XVIII, et Molière n'a pas dédaigné de le faire figurer à l'arrière-plan dans *Sganarelle*. Mais sa grande célébrité ne date que du XVIIIe siècle et grâce à Dorvigny ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Il fut mis plus de cent fois à la scène au commencement de notre siècle, et il suffit de rappeler quelques uns de ses mots pour reconstituer son histoire.

Jocrisse a cassé une assiette; son maître lui demanda comment il a commis une pareille maladresse. Jocrisse prend une autre assiette, la laisse tomber et dit: « C'est comme ça, monsieur. »

Jocrisse désire vivement qu'un peintre fasse son portrait de grandeur naturelle; il lui recommande de le représenter tenant à la main un livre qu'il lira *tout haut*.

Son maître lui donne un jour des ris de veau avec une recette écrite contenant la manière de les apprêter. Passe un chien qui emporte les ris de veau. Jocrisse s'efforce en vain de rattrapper l'animal voleur et se désole. Soudain il s'arrête: « Que je suis bête, dit-il, tu peux courir, tu n'as pas la recette. »

Jocrisse devenu maître à son tour reçoit en cadeau une cruche d'excellent vin qu'il cache soigneusement. Son domestique fait un trou sous la cruche, boit et rebouche le trou. A dîner Jocrisse débouche la cruche et ne la trouve plus qu'à moitié pleine.

Quelqu'un à table dévoile la supercherie, et dit qu'on a fait un trou en dessous.

« Mais non, gros sot, s'écrie notre homme, puisque c'est par dessus qu'il en manque. Jocrisse à son tour s'éclipse, et, comme ses devanciers, il est oublié lorsque la société se transformant produit de nouvelles couches sociales. —Le surprenant Mayeux monte sur les treteaux.

« Mayeux pendant longtemps occupa toute la France de ses exploits, de ses aventures, de ses infortunes, homme bruyant, malencontreux et railleur, fournissant une épigramme pour chaque sottise, une moquerie pour chaque déception, un trait malin pour chaque douleur.....; c'est le type de 1830 à 1831, le masque dans lequel tous, tant que nous sommes, nous pouvions sans chagrin nous reconnaître, parce que nous placions sur son compte, je dirais mieux sur son dos, toutes nos folies, toutes nos bêtises.

On doit à cet homme populaire d'avoir ri pendant dix-sept mois. »

Mayeux était le bossu légendaire. Baudelaire a prétendu que ce type fut créé par la caricaturiste Truivès.

Mayeux est grossier, libertin. Il semble disparaître au moment où naît Joseph Prudhomme, mais il revient parfois sur l'eau jusqu'en 1851.

Mayeux bottier garde national, vaniteux bonnet à poil, est invité à la cour citoyenne; il recommande à son tailleur que son habit ne fasse pas un pli dans le dos.

Mais Mayeux ne tient qu'une petite place dans la musée de la difformité intellectuelle.

Il a, du reste, un concurrent contemporain, qui dut le jour à Daumier aidé de Philippon.

Au fur et à mesure que la nation se divise et que les différentes classes sociales jouent un rôle plus important dans l'Etat, chaque classe mérite d'avoir sa silhouette, et d'être résumée, en quelque sorte, sous les traits d'un être imaginaire.

A peu près en même temps que Mayeux, Robert Macaire apparaît sous le soleil.

Robert Macaire créé au théâtre par Frédéric-Lemaître devint une sorte de Sancho timoré. « Dans le héros de *L'Arbeche des Adrets* sont réunis Panurge, Sganache et Falstaff surchargés de tous les scapins de la comédie et de tous les Figaros. »

Bertrand donne la réplique à Macaire qui, docteur par exemple, donne des consultations gratuites:

« Ne plaisantez pas à votre malade, dit ce médecin en donnant deux bouteilles à son client. Venez me voir souvent, ça ne vous ruiner pas, mes consultations sont gratuites.... Vous me devez vingt francs pour ces deux bouteilles. »

Le malade paraissant inquiet de la dépense.

« On reprend le verre pour dix centimes,.....dit Macaire en le congédiant.

Robert Macaire ne devait avoir qu'une célébrité éphémère.

Il fut après un règne très court, éclipsé par Joseph Prudhomme. « Henry Monnier vivra, écrit Nestor Roqueplan, pour la création de ce type, Joseph Prudhomme. »

Qu'on y résiste ou non, qu'on y soit ou non favorable, on est forcé de se rendre à l'évidence et d'admettre dans le musée déjà si riche de la sottise humaine cette personification fine et grotesque, amusante et philosophique de la vanité frottée de lectures mal faites, de science de racocro et de rhétorique mal entendue. C'est, il faut bien le dire, toute une classe d'esprits étroits, emphatiques et vulgaires qui se trouve à jamais étiquetée sous cette dénomination.

Pour peu qu'on prête un moment une

attention sérieuse à ce défilé de personnages légendaires, on s'apercevra aisément qu'ils reflètent et unissent, comme dans un miroir comique, les passions et les préoccupations de leur temps. C'est cela qui les rend intéressants.

« M. Prudhomme est contemporain d'Anthony, a dit Champfleury dans son *Histoire de la Caricature moderne*: M. Prudhomme inventé par Henri Monnier date donc des dernières années de la restauration. Sa figure, esquissée en 1830, ne fut définitivement modelée qu'en 1852. Le type était gaîment tracé, sans amertume. Chacun crut reconnaître l'image de son voisin, d'un individu plutôt que d'une carte. » Prudhomme est la personification de la bourgeoisie devenue toute puissante sous le règne de Louis-Philippe.

« C'est, lit-on dans un feuilleton du *Constitutionnel* de 1864, c'est, il faut bien le dire, toute une classe d'esprits étroits, emphatiques et vulgaires, qui se trouve à jamais étiquetée sous cette dénomination.

Les Jocrisses, les Janot, les Brid'oison, les deux premiers surtout, sont les ancêtres de Joseph Prudhomme; mais leur naïveté les rend presque aimables. La philosophie du XVIIIe siècle et l'éloquence révolutionnaire n'ont point encore passé sur eux. « Une fois ces grands faits accomplis, une fois disséminés à pleines mains ces formes et ces idées sans contrôle et sans contrepoids, Jocrisse et Janot en recevoient au hasard l'emprunte et l'influence, et arrivent à une moyenne bizarre où le bon sens se mêle à l'absurde, la vanité à la timidité, les reliefs les plus extravagants aux impressions les plus plates; cette moyenne c'est Prudhomme. »

M. Prudhomme fit donc disparaître les figures de Mayeux et de Robert Macaire.

Prudhomme, fils d'Henry Monnier, devint le type de la nullité magistrale et satisfaite. Son père l'avait connu sous la forme d'un employé de Ministère; il changea quelque peu la physionomie de l'enfant dont il fit un maître d'écriture, élève de Brant de Saint-Omer, calligraphe incomparable, représentant la naïveté majestueuse des bourgeois de l'époque, des commerçants retirés des affaires.

Jamais ne fut faite une plus vigoureuse satire des bourgeois tout-puissants sous Louis-Philippe, et de la solennité banale de leur langage.

Les traits que voici resteront et ont peint pour toujours cette caste florissante de 1848.

—L'horizon politique se rembrunit.
—On ne remplace pas une mère.
—La plus grande cordialité n'a cessé de régner dans le banquet.
—Otez l'homme de la société, vous l'isolez.

—Napoléon Ier était un ambitieux; s'il avait voulu rester simple officier d'artillerie, il se serait marié; il aurait eu des enfants; il vivrait peut-être encore tranquille!.....

Officier de la garde nationale, M. Prudhomme s'écrie: « Ce sabbat est le plus beau jour de ma vie; si jamais je me trouve à la tête de vos phalanges je saurai, m'en servir pour défendre nos institutions et, au besoin, les combattre! »

Mais les événements politiques changeant, le représentant de la bourgeoisie s'efface à son tour, Calino lui succéda.

Le nom de Calino a été donné par un Vaudevilliste à un personnage naïf et naïf qui remplissait le rôle principal de la pièce.

C'est une variété de Jocrisse, « Il s'agit, a dit à ce propos M. Francisque Sarcey, d'un imbécile transporté au milieu d'aventures extravagantes et qui amuse tout le monde par ses réflexions bêtes; ce que nos pères appelaient un *Jocrissade*. »

—Pourquoi ne m'as-tu pas écrit pendant ton séjour à Chandernagor? dit Calino à un ami.

—Franchement, j'avais oublié ton adresse.

—Bon! il fallait m'écrire pour me la demander.

Calino tirant sa montre devant l'Hôtel-de-Ville s'aperçoit qu'il avance. Il est d'abord surpris. « C'est bien malin, s'écrie-t-il en se ravisant, le cadran est plus grand! »

Il entre à neuf du matin chez un de ses amis. Il le trouve au lit.

—Comment, grand paresseux, tu es encore couché!

—Écoute donc, je me suis couché hier à minuit.

—Belle raison? moi qui te parle, je ne suis pas couché du tout et pourtant je suis déjà levé.

Calino restera un des plus illustres dans la galerie de l'éternelle simplicité. Cependant et malgré tous les mots que lui ont prêtés les faiseurs de nouvelles à la main qui ont groupé sous le titre de "Calinotades" les plus abracadabrantes fantaisies, Calino a vieilli lui aussi, et Guibollard s'est élancé sur la brèche.

"Ce personnage est devenu rapidement populaire. Les journaux anglais et américains c'étaient souvent des traits de sir Guibollard; les journaux espagnols même se sont occupés de don Guibollardo. Son nom, est, à la même heure jeté à la foule dans les quatre parties du monde. Il est teaps de réclamer: Guibollard nous appartient, Guibollard est français.

"Au physique, figurez-vous l'acteur Pradeau habillé avec la dernière élégance; redingote puce à collet de velours soigneusement boutonnée, pantalon gris perle, chapeau toujours frais. Ne sortant jamais sans avoir vingt-cinq louis dans sa poche et un billet de mille francs dans son porte-feuille.

"Au moral, le bon sens de Joseph Prudhomme greffé sur la naïveté de Calino."

Ainsi l'a défini celui qui lui a donné un état civil et des papiers bien en règle, Aurélien Scholl, le chroniqueur le plus spirituel de notre temps, Scholl qui a connu deux ou trois Guibollard et qui a eu l'honneur de mettre en relief ce type de la fin du XIXe siècle.

Empruntez-lui quelques traits. Guibollard, en compagnie d'un ami, se promène au bois de Boulogne dans son landeau. C'est au printemps. "Quelle splendide journée! s'écrie-t-il. Les arbres sont en fleurs....., ces lacs, ces petites allées, c'est vraiment délicieux. J'en connais pas Londres, mais quelle différence avec Paris.

"D'où venez-vous donc si tard?
—J'arrive de Versailles. J'ai entendu X..... grand orateur, mon cher!
—Allons donc un brillard tout au plus.
—Beaucoup de talent!
—Il ne sait pas seulement le français. Guibollard haussant les épaules:
—Qu'est-ce que cela fait? Cicéron non plus ne savait pas un mot de français...et pendant c'était un grand orateur!"

"Mon neveu est arrivé de Nantes, je vous le présenterai.
—Vous me ferez plaisir.
—C'est un garçon qui a reçu une excellente éducation. Il parle l'an lais comme le français.... (après réflexion) peut-être mieux, car ne sachant pas l'anglais, il m'est impossible d'en juger."

"Le brave homme était pris de tourments de tête, on lui conseille d'habiter au rez-de-chaussée.
On vient lui proposer un petit hôtel aux environs du parc Monceaux.
"Très-bien, monsieur, répond Guibollard, cet hôtel me conviendrait parfaitement, mais, est-il au rez-de-chaussée?"

"Madame Guibollard a auprès d'elle une jeune bonne, honnête et dévouée. On la traite comme l'enfant de la maison.
"Vous êtes bien tombé, dis-je à Guibollard, mais vous serez cause que Louise sera malheureuse plus tard.
—Pourquoi cela?
—Parce que vous la gênez. Votre femme lui donne des robes de soie, vous la menez au théâtre en première loge..... elle a vingt-trois ans, vous soixante-deux! où voulez-vous qu'elle serve après vous?"
Guibollard stupéfait:
"Comment après moi? Mais elle peut être tranquille elle mourra à mon service!"
Aurélien Scholl est le dernier de ceux qui ont créé un type curieux, original, puissant, résumant la sottise moderne.

Nous ne voulons point nous étendre plus longtemps sur ce sujet. Il nous suffit, croyons-nous, d'avoir tracé quelques lignes le tableau de l'humaine naïveté.—Personne ne se reconnaîtra sur cette toile. La bêtise est éternelle et cela heureusement, nous le répétons, parce que, sans elle, le rire serait à jamais banni de la terre.

TOUCHATOUT 1er.

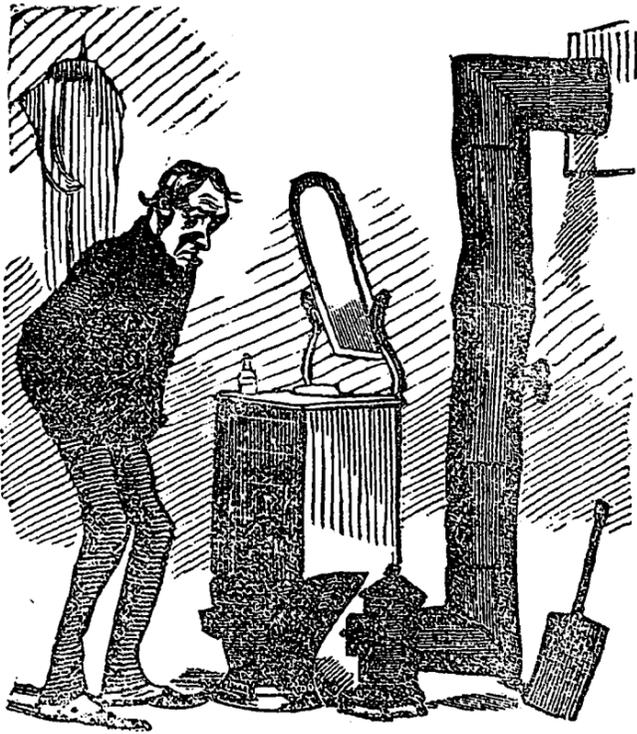


UN HOMME PARTICULIER SUR LA NOURRITURE.



Habitant.—Votre cuisinier est-il bon? Peut-il faire de la bonne soupe aux huitres?
Le garçon.—Certainement la meilleure qui puisse se faire.
Habitant.—Avez-vous de bonnes liqueurs?
Le garçon.—Rien que les meilleures marques.
Habitant.—C'est bien, apportez-moi un sandwich et un verre de lait et—dites donc!.....enveloppez-moi une couple de morceaux de pain dans une gazette pour mon chien.

UN PIÈTRE AMEUBLEMENT.



Un pauvre diable, réputé mauvais payeur, entre en pension. On le laisse se débrouiller avec son ameublement proportionné à sa mauvaise réputation.
—Mince!

L'IDÉAL DU MARIAGE.



Tous les bonheurs que promet le mariage, entrevus dans un nuage par deux amants.

FAITS DIVERS.

LES MINES DU NEVADA ET LE SAVON MINÉRAL.

Dans le Nevada on trouve plusieurs dépôts de savon minéral. L'un d'eux est exploité depuis deux ou trois ans. Le savon se trouve parfois en pains et il sort tel quel de la mine, mais d'ordinaire on le mêle à d'autres variétés de savon.

Dans le Dakota et dans le Wyoming, on trouve de même des dépôts de savon naturel. Dans les endroits où le soda, le borax et les huiles minérales abondent il suffit que ces produits soient mis en contact pour qu'il en résulte une mine de savon. Les sources d'eau chaude servent beaucoup pour unifier et concentrer ces produits de la nature. Le savon recueilli près des sources d'eau chaude est généralement plus dur et meilleur que celui recueilli dans les endroits arides et dans les bassins des lacs desséchés. Les eaux des lacs Owens et Mono sont tellement saturées de soda et de borax que leur simple addition avec des matières huileuses donnent le savon. Les eaux du lac Mono produisent après la saison des mouches des myriades de vers qui, après leur mort forment par places des bancs de 1 à 2 pieds d'épaisseur.

La matière huileuse contenue dans ces vers et dans les mouches se mêlent à l'alcali des eaux du lac et forment des dépôts de savon d'un pouce ou deux dans le courant d'une année. De cette façon depuis des siècles la couche de savon a atteint une grande profondeur sur la rive est des lacs alcalins où la chaleur est plus forte, les vents soufflant surtout à l'ouest. Cette espèce particulière de vers, vit seulement dans les eaux des lacs Mono et Owens. A une certaine saison des canards insectivores appelés "becs à cuiller" (spoon bill), fréquentent ces lacs et en mangeant de ces mouches et de ces vers deviennent tellement gras qu'ils ne peuvent plus voler. Les chasseurs tuent ces canards pour leur huile, mais les vers ont donné à la graine de ces oiseaux un goût de poisson si fort, qu'ils ne peuvent les manger à l'exception des Indiens qui mangent à la fois les vers et les canards. Les oiseaux que les chasseurs ont tués et perdus sont quelquefois trouvés dans les eaux du lac. Toutes les plumes de ces oiseaux sont rougies par la dissolution alcaline mais la couche de graisse qui se trouve sous leur peau et qui n'a pas moins d'un pouce d'épaisseur est fondue et changée en un savon aussi dur que le meilleur castille et d'une blancheur magnifique.

Le pape Léon XIII	a 78 ans
L'acteur J. Gilbert	" 78 "
Le Général de Moltke	" 88 "
Le poète O. W. Holmes	" 79 "
Le poète J. C. Whitier	" 84 "
Le réformateur Heal Dow	" 84 "
Le peintre R. W. Weir	" 85 "
Le savant J. S. Blackie	" 79 "
Le savant C. J. Conant	" 85 "
Le géologue J. D. Dana	" 75 "
Le poète Alfred Browning	" 79 "
Le poète Robert Browning	" 76 "
Le romancier Octave Feuillet	" 76 "
Le jurisconsulte David D. Field	" 83 "
L'homme d'Etat Jules Grévy	" 81 "
Le jurisconsulte Sydney Bartlett	" 89 "
L'homme d'Etat John Bright	" 77 "
L'ingénieur John Ericsson	" 85 "
Le cardinal J. H. Newman	" 87 "
Le publiciste C. C. Woolsey	" 89 "
Le cardinal H. E. Manning	" 80 "
Le chimiste M. E. Chevreul	" 102 "
L'homme d'Etat Granville	" 73 "
Le compositeur G. Verdi	" 74 "
L'astronome Sir J. B. Airy	" 87 "
L'historien George Bancroft	" 88 "
Le philosophe P. C. Barnum	" 78 "
L'homme d'Etat Jefferson Davis	" 80 "
Le diplomate Baron Hahner	" 77 "
L'homme d'Etat A. G. Churman	" 75 "
L'homme d'Etat Simon Cameron	" 89 "
L'homme d'Etat de Bismarck	" 73 "
Le diplomate Pachá Musurus	" 81 "

UNE JOLIE EXPÉRIENCE.

La lecture des conférences d'un professeur de chimie sur les couleurs d'aniline me remet en mémoire une expérience qui donne une idée du pouvoir colorant de ces substances. Sur une feuille de papier rouge de l'aniline rouge qui comme on le sait, se trouve dans le commerce sous forme de cristaux irridescents. Vous reversez le surplus dans une bouteille de façon qu'il ne reste rien d'appareillé à la surface du papier. Cependant si de l'alcool dans lequel l'aniline est très soluble vient à tomber sur cette feuille, elle devient tout de suite d'un beau rouge.

Cette expérience peut être variée et voici comment: Beuvez de l'aniline sur une feuille de papier saupoudrez en sur les fleurs d'un rosier blanc, que vous agitez pour rendre la possession invisible. Quand vous recevrez la visite d'un amateur d'horticulture vous lui dites que vous avez dans votre jardin un rosier magique dont les fleurs deviennent rouges si on les arrose d'alcool ou d'eau de Cologne. L'expérience se fait à l'aide d'un vaporisateur à parfums et le phénomène cause une grande surprise à ceux qui ne sont pas dans le secret.

Il y a quelques jours une jeune femme passait le coin de Broadway et de la 31e Rue quand, son attention fut attirée par la voix d'un jeune homme qui vendait de jeunes chiens et qui attirait les passants en criant: Voici des jeunes chiens Harrison et Morton.

Comme c'était une ardente républicaine et d'autre part la nouveauté de posséder un chien Harrison et Morton la décida à en acheter un.

Deux jours plus tard elle passait au même endroit quand elle entendit la même voix qui criait: C'est ici qu'il faut acheter de jeunes chiens Cleveland et Thurman.

Elle s'approcha du vendeur et lui dit avec une superbe indignation: Comment pouvez-vous vendre aujourd'hui des chiens Cleveland et Thurman. Il y a deux jours vous disiez que c'était des chiens Harrison et Morton.

—Parfaitement, repris avec un sourire le vendeur de chiens, mais il y a deux jours, ils n'avaient pas les yeux ouverts. Quelqu'un vent-il encore un chien Cleveland et Thurman, continua-t-il de plus belle.

Les rires et les huées de la foule accompagnèrent cette femme qui avait acheté un chien Harrison et Morton avec les yeux fermés.

LA PERTE DU CHARBON.

Un allemand vient de faire des expériences pour s'assurer de la perte que subit le charbon exposé à l'air. Beaucoup de nos lecteurs seront surpris que la perte soit aussi considérable. Pour l'anthracite sa compacité rend la perte moindre, mais pour les autres charbons la perte est d'un tiers comme poids et de presque une moitié comme propriétés gazeuses. Il découle de là que le charbon doit être ramassé à couvert, car s'il est exposé à la pluie il perd en poids et en qualité.

Bernard Meyer, d'Omaha ressentit récemment une légère douleur à l'épaule droite. La douleur augmentant, on appela un médecin qui à l'inspection de la partie endolorie y trouva une substance dure qui une fois extraite se trouva être une aiguille d'une grandeur raisonnable. Meyer n'a aucun souvenir que cette aiguille lui soit entrée jamais dans le corps, mais sa mère prétend qu'il a avalé cette aiguille étant enfant, il y a cinquante-quatre ans.

Un gentleman qui s'appelle J. F. Tarte écrit de Semiamoi, comté de Whatcome Territoire de Washington, pour demander l'adresse d'une personne de l'Est qui sache confire les sardines et qui ait un capital suffisant à engager dans cette industrie. Ce Monsieur assure qu'en mai dernier la sardine a donné avec tant d'abondance de ce côté que dans une semaine on aurait pu en prendre assez pour la consommation des Etats-Unis.

A Birmingham, (Ala) quelqu'un fit une horloge qu'il comptait donner à l'un de ses amis. L'ayant montée, elle marcha bien pendant quelques instants puis elle s'arrêta tout-à-coup. Il apprit plus tard que la personne à qui la pendule était destinée était morte à l'heure précise qu'indiquait l'horloge. Depuis ce temps son propriétaire a remis sa pendule en marche, mais toujours elle s'arrête à la même heure.

R. T. Kreigsmann, de Curtis reçut un lot de savon pour sa boutique de barbier. En en plaçant les pains sur une tablette il remarqua que l'un d'eux était beaucoup plus lourd que les savons généralement en usage. L'ayant ouvert, il y découvrit un dollar au millième de 1892. Il se propose désormais d'acheter ce savon de préférence à tout autre.

Les travailleurs du chemin de fer de l'Ouest de l'Alabama ont découvert récemment un squelette que l'on suppose être celui d'une princesse indienne. Près de ces ossements étaient enfouis une couronne et des bracelets d'argent, un collier fait de boucles d'argent reliées par un ruban de soie et un curieux couteau à la lame recourbée.

D'après la Rev. Elizabeth W. Greenwood il y a aux Etats-Unis 2432 médecins ou chirurgiens, 165 ministres et 75 jurisconsultes qui appartiennent à la plus belle moitié du genre humain.





LE PLUS FECOND DES INVENTEURS.

Eh bien, ce n'est pas la peine d'aller par quatre chemins, c'est l'Américain Edison. Il n'a encore que 42 ans ; mais cela lui a suffi à venir la plus originale personnalité du 19^e siècle. Il a, à l'heure qu'il est, si nous en croyons le *Scientific American*, plus d'un millier d'inventions et de sous-inventions enrégistrées à Washington, au Bureau des Brevets—Patent Office.

Sur la ligne de Pensylvanie, à 25 kilomètres de New-York, on aperçoit dans un bouquet d'arbres un massif de bâtiments surmonté d'une cheminée. C'est Menlo-Park, c'est le laboratoire de ce magicien moderne. Avec ses annexes, ce laboratoire représente aujourd'hui 10 à 12 millions de frais d'établissement. Les expériences qui s'y font d'un bout de l'année à l'autre coûtent en moyenne 30,000 fr. par mois. Une centaine de savants et de spécialistes de tout ordre y sont employés d'une façon permanente. Au rez-de-chaussée sont les machines à vapeur et les dynamos ; au ler étage, les machines de précision. Plus haut les ateliers de menuiserie et de charpente, une vingtaine de laboratoires particuliers consacrés chacun à un ordre distinct de recherches, le cabinet de chimie, la bibliothèque, l'atelier du maître et ses archives.

Et quel homme est-ce que cet alchimiste qui a doté notre monde de tant de merveilles ?

Edison est de taille moyenne, robuste, bien musclé, les cheveux poivre-et-sel, la tache sans larbe, illuminée par des yeux gris admirables. Le front est bien modelé, la bouche mince, le menton ferme. A d'autres égards, dans sa veste de travail avec ses mains tachées d'acide, Edison a un peu l'air, bien que plus petit, de Marc Gambler, alors que Marc était photographe. Charmant homme, d'ailleurs, toujours comme Marc, simple, accueillant et faisant toujours bon visage aux hordes de curieux que lui amènent presque tous les trains. Par les mœurs et les habitudes d'espérance, autant que par la méthode c'est un artiste plus encore qu'un savant. Ses grandes joies sont le labeur acharné, les tâtonnements de 20 et 30 heures d'affilée sur un appareil nouveau, les épreuves sans cesse recommencées les morceaux pris sur le pouce ou sur un coin de table dans la fièvre de la création. Puis pour se délasser, les sommeils de 12 heures sans débrider, ou quelque bordée au loiu, — parti de chasse, ou dîner d'amis.

On sait par quelle petite porte Edison était entré dans la vie. Fils d'un pauvre tailleur de l'Ohio, et n'ayant jamais eu d'autre professeur que sa mère, il entra à 11 ans au service du Great-Trunk-Railroad, pour vendre des fruits et des journaux dans l'express de Port-Huron. Deux mois plus tard, il imaginait de se procurer quelques caractères d'imprimerie et de composer en route des bulletins annonces contenant le sommaire de ses journaux, afin d'en activer la vente. Ce bulletin devint bientôt une gazette, alimentée aux stations principales par des dépêches télégraphiques. Les voyageurs se l'arrachaient, et le jeune rédacteur se transformait en personnage. Mais tout cela ne l'éblouissait pas. Il avait pris un abonnement à la librairie circulante, et tout en dévorant l'espace en chemins de fer, lisait et travaillait sans cesse. Il apprit la chimie, installa un laboratoire dans le fourgon des bagages et poursuivit son expérience sur l'électricité jusqu'au jour néfaste où il finit par incendier son wagon. Sur quoi le conducteur du train envoya promener le jeune Edison, avec ses piles et son fourneau. Il avait alors 16 ans. A peine rendu à la vie privée, il installa son imprimerie dans la cave de son père et transforme son journal en magazine, sous le titre : *Paul Pry* (Paul l'Indiscret). Sans doute le titre était trop bien justifié : un lecteur indigné fit un jour irruption dans la cave du précoce plumeux, l'entraîna au bord de la rivière voisine et l'y lança sans autre forme de procès. Heureusement Edison savait nager. Il renonça au journalisme pour se consacrer exclusivement aux études télégraphiques, perfectionnements dont il caressait déjà l'idée.

Quelques mois plus tard, il avait trouvé son procédé pour transmettre plusieurs dépêches à la fois sur le même fil ; une compagnie d'électricité le prenait à son service ; bientôt il réalisait, par la vente de deux ou trois brevets des profits suffisants pour établir à New-York sa première usine électrique. Une de ses sœurs raconte qu'à l'âge de 6 ans, on le cherchait partout sans le trouver. On finit par le dénicher dans le poulailler, en train de couver les œufs. Il avait observé comment les poules s'y prenaient, et les imitait, découvrant ainsi l'incubation artificielle. C'était sa première invention.

On sait qu'il s'est bien gardé de s'arrêter là.

Hola Phœbe !



Les Berlinoises vont voir, eux aussi leur exposition de sauvetage — et savez-vous ce qu'ils ont imaginé ?

Ils ont décidé que la poudrière de Hanau la cartouche de Spandau, les manufactures d'armes de Dantzig et d'Erfurt exposeraient les produits de leurs ateliers.

Comme moyens de sauvetage c'est assez réussi !



X...est féroce ; il parle de sa femme — un modèle de vertu.

— Une seule fois en 1865, un homme dont j'ignore le nom eut l'audace de se jeter à ses pieds. Je fus d'abord très ému.

— Et alors ?
— Tout s'expliqua rapidement. C'était son pédicure.



X...reutre chez lui.

Le concierge, empressé et gracieux, lui tend ses lettres avec un sourire.

— Oh ! oh ! fait X... mon concierge déjà poli le 22 octobre ! Il doit avoir un calendrier qui avance.



— M. Momo, méchant au commencement du dîner (moment de la soupe), un papa sévère autant que juste, l'a privé totalement de dessert (moment de sucreries).

Mais, quand on en est là, la maman — les mères ont toujours de ces faiblesses — voyant que le marmot meurt d'envie de faire lever sa punition, le pousse à faire amende honorable auprès de qui de droit.

— Allons, allons, dis à ton père de te pardonner et de te donner un peu de confiture.....



L'oncle Thomas est gravement malade.

— Je veux le voir ? dit son neveu.

— Impossible, monsieur, répond la gouvernante ; la moindre émotion peut le tuer rapide !

— Raison de plus ! s'écrie le neveu..... "égaré par sa douleur".



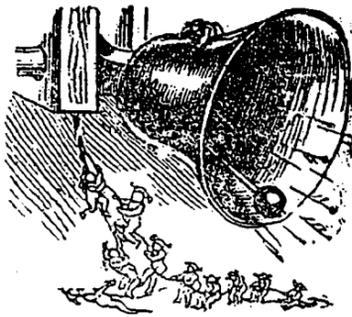
PÈRE et "MÈRE"

Nous disons dans le Sud :

— L'épouse de M. C.....Maire de St-Joseph a donné naissance à une fille.

N'est-ce pas l'occasion de rééditer ces deux alexandrins, vieux peut-être, mais neufs pour la circonstance :

Notre chère l'a fait mère et l'amour l'a fait père
Quel bonheur en un jour de se voir père et "mère" !



Mosaïques.

Les petites filles de Paris-Caprice sont bien indiscrètes. Jugez-en plutôt :

— Ah ! mesdames, dit l'autre jour Mme B... à ses amies réunies à dîner en leur montrant sa petite fille, vous n'avez pas idée comme cet enfant est drôle et amusante... elle imite tout, elle parodie tout le monde...

— C'est vrai appuya le mari.

Et tout fier de montrer les talents de sa fille :

— Allons, mignonne, dit-il, montre-nous ton talent. Fais comme ta bonne.

L'enfant, aussitôt, va vers une dame, mimant gentiment "à la troisième personne" comme une servante bien apprise.

— Madame désire-t-elle du pain ? une assiette ? une serviette ?

A une autre :

— Madame mangera-t-elle du gâteau ? Puis à sa mère :

— Madame n'a plus besoin de moi ? Madame veut-elle que je me retire ?

Et tout la table de rire de ce badinage enfantin.

— Est-ce fini ! demanda M. B...

— Oh ! non ? répondit la gamine.

Et s'avancant vers son père d'une voix irritée ?

— Monsieur laissez-moi ? ne me touchez pas ! Laissez-moi ! si madame vous entendait !...

On vous laisse à penser l'effet produit, M. B... changea de visage, et Mme B... le regarda d'un air étrange.

L'enfant a été mise en pension le lendemain.

Deux marseillais se promènent sur le port de Marseille suivis de deux magnifiques chiens de Terre-Neuve.

— Te mon cer Nouma, j'ai là un chien qui n'a pas son pareil pour plonger. Je lui zette une pièce de 100 sous dans l'eau, et il me la rapporte.

— Peccare, mon bon, mon chien est plus fort que ça. Je lui zette dans l'eau une pièce de cent sous, sais-tu ce qu'il me rapporte ?

— Hé quoi, sandis, la pièce de cent sous ?

— Te non, mon cer, il me rapporte la monnaie.

Un lécafé de haute gomme vient de se marier avec une jeune fille à grosse dot, mais si maigre de sa personne et si longue, qu'il n'ose lui donner le bras en public.

— Mais aussi, disait-on sur son passage, quelle idée d'épouser une femme si grande que ça !

— Il se noyait, l'infortuné, il a demandé la perche.

M. X... achète l'autre jour une reproduction en plâtre de la Vénus de Milo. Après l'avoir payée, il donne son adresse au marchand, en lui disant de faire porter chez lui cette acquisition.

Le lendemain, ayant à sortir de bonne heure, notre ami dit à son domestique :

— Joseph, ou apportera tantôt une statue. Vous la placerez dans le salon.

En rentrant le soir, il demande à Joseph si l'on a apporté la statue.

— Oui, monsieur, répond Joseph. On a apporté une grande femme de plâtre, mais je n'ai pas voulu la recevoir.

— Pourquoi donc cela ?

— Dame ! monsieur..... Elle avait les deux bras cassés ! Et je connais monsieur... il aurait dit que c'était moi.

Si se bien connaître soi-même est le dernier mot de la sagesse, ne pas se connaître est très probablement le premier mot du bonheur.

La pointe se cherche, le trait se trouve, l'esprit se rencontre.

L'ottotie s'allie parfois très bien à certaines qualités intellectuelles ; il y a des imbéciles de talent.

Etre aimable en suivant la pente de son propre caractère est le fait de bien des gens ; mais la véritable amabilité, qui consiste à sacrifier ses goûts, ses habitudes et ses des-

seins, à autrui, est plus difficile et plus rare.

UN BOUQUET PIQUANT.



J. W. Wilkerson qui demeure à Rice Creek, comté de Putnam, avait placé l'autre jour quelques feuilles de papier à mouches pour détruire ces dernières. Peu de temps après, un de ces petits enfants s'en approcha et lécha quelques-unes de ces feuilles, l'enfant est mort cinq minutes après.

Il y a tous les ans dans la baie St-Augustin Ha, un vieux marsouin folâtre et quelque peu apprivoisé. On l'appelle le vieux Ghoul et on le reconnaît à son unique nageoire. Il se plaît autour des barques de pêche et sa présence est considérée comme de bonne augure.

AVIS

Nous prenons la liberté d'informer nos amis et agents locaux des Etats-Unis du départ de M. Auguste Bouesnel, de Montréal, qui est notre seul AGENT GÉNÉRAL autorisé à prendre et à collecter des abonnements dans les divers centres américains qu'il se propose de visiter.

Nous offrons bien cordialement à nos amis nos remerciements anticipés pour les bons services qu'ils voudront bien rendre à notre AGENT GÉNÉRAL afin de lui faciliter sa tâche.

ROUILLIARD & CIE

Sorel, P. Q.

PASSEPARTOUT

PUBLIÉ PAR

ROUILLIARD & CIE.

Éditeurs-Propriétaires.

Abonnement.....\$1.50 par année

BLOC-BRUNSWICK

SOREL.

Rébus Illustré

AVIS : Les dévinez sont priés d'adresser leurs lettres comme suit :

Passpartout
— Rébus illustré —
Sorel, P. Q.

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Les amis de mes amis sont mes amis.

ONT RÉPONDU.

Jacques Bonhomme, Poil Sur, Melles. Corinne Dufresne, Mina Laliberté, Québec ; Nazaire Payette, Lewiston, Me. ; Corina Desjardins, Georges Desjardins, Salem, Mass. ; Petit Blanc, Laval Fortier (2), Lévis ; Mesdemoiselles Hélène Gazelle, Bassin de Gaspé ; Marie-Louise Prosper, Gaspé ; Eva Joliette, Fort Ramsay ; Alice Brissetout, York ; Eliza Perruque, Mignonne Dorée, Gaspé ; J. B. Sauriol, J. B. A. Lalonde, J. B. H. Gariépy, L. D. E. Mayer, Montréal ; Alonzo Tingwick, Jean Dévinez, Trois-Rivières ; Croissé Quimpert, Madame la Bargeingue, Trois-Pistoles.

RÉBUS N° 17.

